

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIÈME PARTIE.—MME VERDIER.

XIII.

— Que Dieu le veuille !

— Maintenant, monsieur, permettez-moi de vous adresser une question...

— J'y répondrai bien volontiers.

— Quand sera libre la malheureuse enfant qui pleure dans sa prison ?

— Avant une heure, je vous le promets... Je vais envoyer l'ordre de mise en liberté à Saint-Lazare...

— Merci, monsieur, et à bientôt !..

Paul s'élança hors du cabinet du juge.

Marguerite l'attendait dans le couloir.

— Eh bien ? demanda-t-elle en lui voyant le visage rayonnant.

— Tout va bien !

— Honorine ?

— Sera libre avant une heure...

— Libre !... libre ! et cela grâce à toi !... s'écria madame Bertin. Ah ! que Dieu est bon ! Et je pourrai la voir ?... lui parler ?...

— Vous le pourrez dès sa sortie de prison, chère tante...

— Ne vas-tu pas venir l'attendre, pour qu'elle puisse te remercier, te bénir ?...

— J'ai un autre devoir à remplir...

— Un devoir plus pressant que d'embrasser Honorine sauvée par toi ?...

— Oui, ma tante, celui de la venger !...

— La venger ! répéta madame Bertin. Crois-tu donc pouvoir le faire ?...

— Oui, ma tante... répondit Paul.

— Et, comment ?

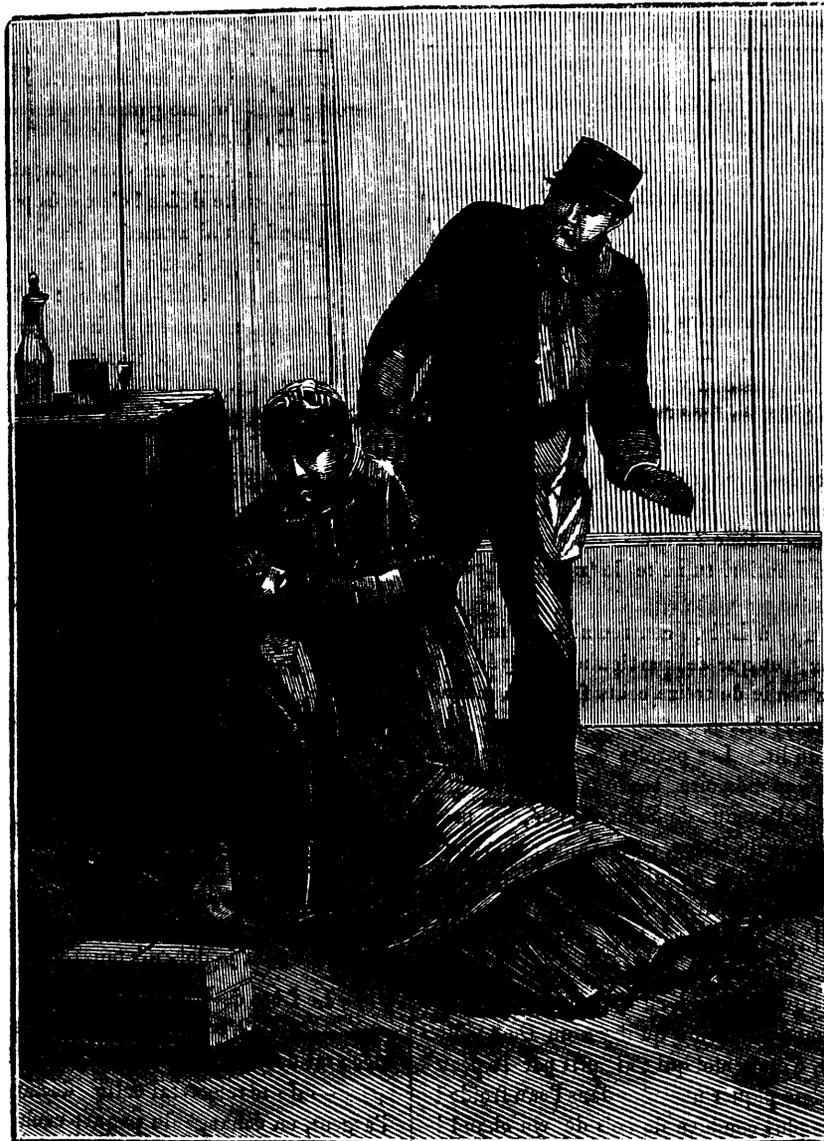
— En retrouvant les persécuteurs d'une enfant que j'aime, et qui sont en même temps ceux de mademoiselle de Terrys... Allez, chère tante, allez à la prison de Saint-Lazare, attendez Honorine, reconduisez-la à l'hôtel du boulevard Malesherbes, efforcez-vous de la consoler et dites-lui que j'ai le ferme espoir de découvrir et de punir bientôt ceux qui voulaient la perdre...

Marguerite désirait questionner de nouveau, mais le jeune homme ne lui en laissa pas le temps et s'élança au dehors.

Madame Bertin remonta dans sa voiture qui l'attendait sur la place du Palais-de-Justice, et se fit conduire à la prison de Saint-Lazare.

Sachant bien qu'on ne lui permettrait pas d'en franchir le seuil, elle attendit en face de l'entrée, trouvant les minutes longues comme des siècles.

Paul regagna la rue de l'École-de-Médecine et, s'adressant à la con-



— J'ai sur moi un flacon de sels... Je vais le lui faire respirer...

cierge demanda :

— Avez-vous vu madame Isabelle ?

— Non, monsieur...

— C'est étrange ! pensa l'étudiant, ni ici, ni rue Beautreillis... Et le temps me manque pour aller l'avertir de mon départ.